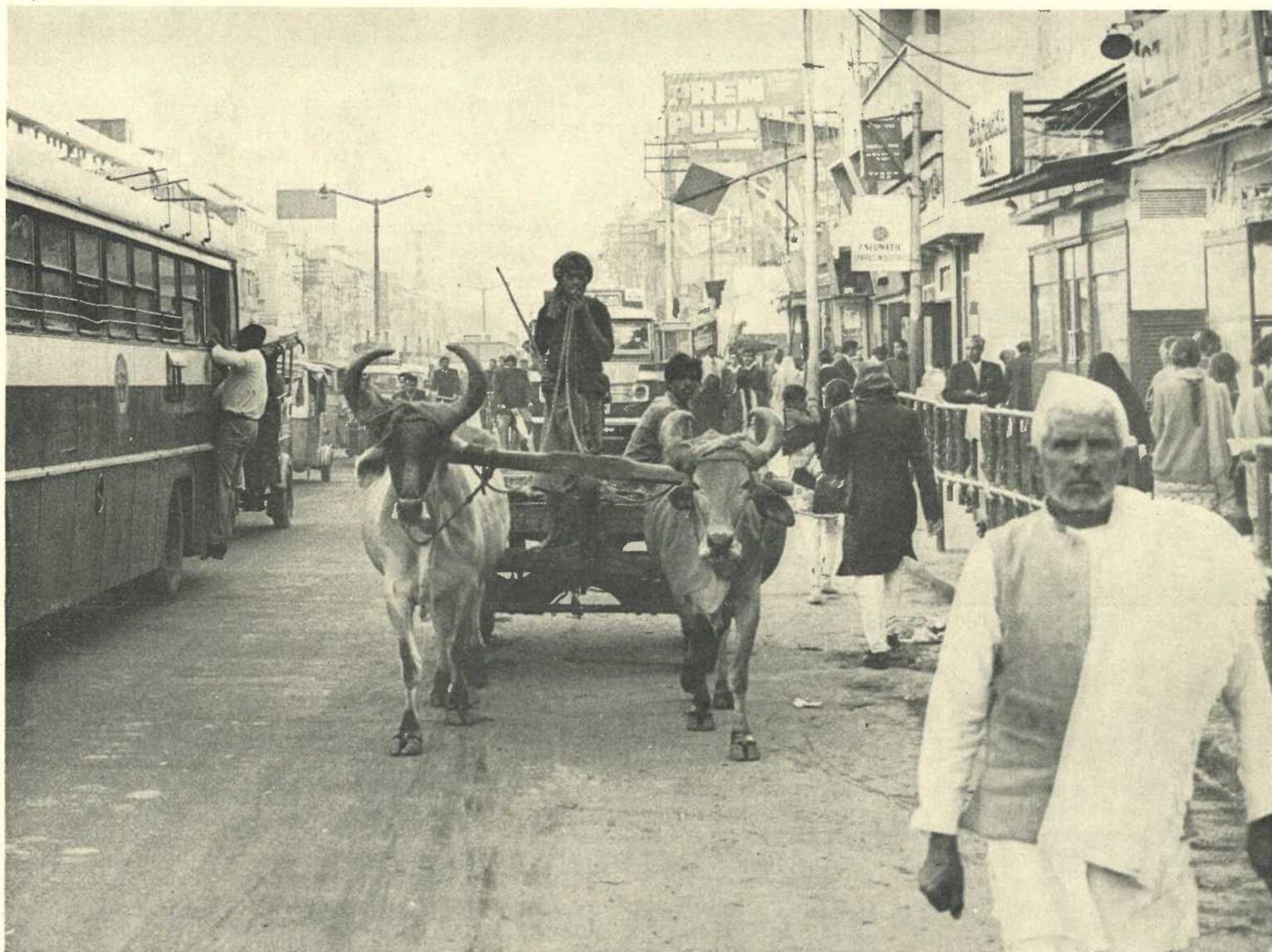


J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 6
20 MARS 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX



Dans les rues de l'Inde, où le moderne côtoie l'ancestral dans un incessant va-et-vient.

PAR son caractère international aussi bien que par le message qu'elle apporte, la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* semble agir en Inde comme un ferment d'unité.

Ainsi, de Chandigarh, la ville de Le Corbusier, objet d'amères rivalités entre les deux Etats de l'Haryana et du Punjab qui se la disputent pour capitale, nous parvient la nouvelle que, lors de la première représentation, on put voir les deux gouverneurs des deux Etats assis côte à côte pour applaudir le spectacle. Plus tard, les deux premiers ministres tinrent à recevoir les membres de la troupe. Celle-ci logeait « chez l'habitant » et put ainsi établir de précieux contacts aussi bien avec les Sikhs qu'avec les Hindous.

Pour aller de Chandigarh à Shillong, capitale de l'Assam, il faut parcourir l'Inde du nord-ouest jusqu'à son extrémité est. Au terme d'un long voyage, la troupe européenne arrivait au cœur de cette mosaïque délicate qu'est la région nord-est. Elle y restera un mois environ. Le comité d'invitation est présidé par le premier ministre, M. Chalihah. Dès la première représentation, une salle comble — plus d'un millier de personnes — applaudit les acteurs et ce fut pour ceux-ci l'occasion d'une prise de contact avec les représentants des tribus les plus diverses de la région : garos, khazis, nagas, népalais et bien d'autres.

C'est dans une ambiance toute spéciale que le gouverneur de l'Etat, M. B. K. Nehru, monta sur la scène à la fin du spectacle

pour s'adresser à la troupe et au public. « Nous avons, dit-il, une dette de gratitude envers le Réarmement moral qui s'est intéressé à ce qui se passait dans notre région, et une autre envers tous ces jeunes venus de loin, au prix de réels sacrifices d'énergie, de temps et d'argent pour nous apporter ce message moral pour les temps modernes. Ce qu'ils nous disent n'est pas nouveau en soi. Mais c'est un fait que la civilisation ne saurait survivre sans les valeurs qu'ils nous rappellent avec insistance. Il est aussi stimulant de voir des jeunes qui ne sont pas ici pour démolir, ce qu'ils auraient de bonnes raisons de faire, dans le monde fou que nous connaissons. Ceux-ci donnent leur vie pour des valeurs constructives. »

Avec la troupe de « Il est permis de se pencher au-dehors »

Dans le monde d'aujourd'hui, les voix ne manquent pas pour faire appel à la violence comme moyen de remédier aux problèmes. En Occident même, on pousse le cynisme jusqu'à affirmer que des moyens révolutionnaires violents sont parfois nécessaires... pour le tiers monde. « Pour un visiteur de l'Inde, nous écrit de Delhi Catherine Guisan, certaines des leçons de foi et d'obéissance données par le Mahatma Gandhi sont des exemples qu'il vaut la peine de rappeler. »

En 1947, au moment de l'accession de l'Inde à l'indépendance et de sa séparation d'avec le Pakistan, de terribles affrontements eurent lieu entre hindous et musulmans. Des millions de réfugiés fuirent d'un pays à l'autre. On n'a jamais connu le nombre exact des morts. Au milieu de cette effervescence, Calcutta resta parfaitement calme, alors que, l'année précédente, 5000 personnes y avaient perdu la vie. A cette époque, les musulmans formaient la majorité des habitants de la ville et le premier ministre de l'Etat du Bengale, M. Suhrawardy, faisait partie de la Ligue musulmane, dont les mots d'ordre n'étaient pas tendres vis-à-vis des hindous. Il était cependant suffisamment conscient de ses responsabilités pour se rendre compte que l'engrenage de la violence était difficile à arrêter. Aussi fit-il appel à Gandhi et l'invita-t-il à venir à Calcutta. Ce dernier ne mit qu'une condition à son séjour : que M. Suhrawardy vienne habiter avec lui dans le quartier le plus misérable de la ville, qui était aussi l'un des plus touchés par les émeutes. Ce dernier accepta, et les deux hommes, bravant les pierres qu'on leur lança à leur arrivée, passèrent une semaine ensemble, partageant le même toit. Le calme et le bon sens revinrent. Puis, ils s'en allèrent côte à côte haranguer les foules des autres quartiers. Bientôt des cortèges se formèrent derrière eux ; on vit réapparaître des pancartes avec des slogans qu'on croyait oubliés : « Hindous et musulmans sont des frères ».

« Fut-ce un miracle, ou un simple accident du sort ? écrivit Gandhi peu de temps après. Quoi qu'il en soit, le crédit que l'on m'attribue de tous côtés n'est pas mérité. Nous ne sommes que des jouets dans la main de Dieu

et Il nous fait danser à sa guise. Tout ce qu'un homme puisse donc faire est de ne pas intervenir dans la danse et d'obéir entièrement à la volonté de son maître. »

Beaucoup de miracles de ce genre seraient nécessaires dans l'Inde d'aujourd'hui. Ce que nous avons vu se réaliser sous nos yeux, sous l'impulsion du petit-fils du Mahatma Gandhi, parmi les étudiants, les hommes d'affaires, les « intouchables », donne de l'espoir que l'ère des miracles n'est pas encore révolue.

* * *

Jean-Louis Chaduc, un jeune Français de Bourg-en-Bresse, est allé rencontrer chez eux des « Intouchables ». Il nous raconte son expérience dans la lettre que voici.

Voilà maintenant quatre mois que je suis en Inde. En arrivant j'étais, comme nombre d'Européens, intoxiqué par une multitude de livres et de reportages souvent superficiels et parfois même fantaisistes. Je croyais que l'Inde ne s'en sortirait jamais. Plus on apprend à comprendre ce pays, plus cette impression disparaît. Mais il est tellement plus simple de répéter que les Indiens n'arriveront à rien tant qu'ils ne mangeront pas leurs vaches et n'auront pas supprimé leurs castes !

L'autre jour, j'ai fait une expérience que je ne suis pas près d'oublier : je suis allé voir les « Intouchables », la caste la plus basse, rebaptisés du nom de « Harijans » (enfants de Dieu) par le Mahatma Gandhi. En écoutant ces hommes, je me suis souvenu de ce que m'avait dit une fois un étudiant français maoïste : « Nous sommes déterminés par la société de consommation et le capitalisme. Par conséquent, nous ne sommes pas responsables de nos actes. Nous refusons des critères moraux, car ils empêchent la pleine libération de l'homme. » Or voici qu'un intouchable m'affirmait : « Nous aussi, nous sommes déterminés par la société de consommation et le capitalisme, mais nous nous sentons responsables de nos actes, car nous savons qu'ils peuvent influencer non seulement notre pays, mais le monde. »

Celui qui me parlait se nomme Babu Lal. Il ne gagne que cent francs par mois, comme la plupart de ces hommes ; enfant, il mangeait des épluchures et détritiques qu'il trouvait dans la rue. Il continue : « C'est par les critères moraux que j'ai trouvé, comme beaucoup d'autres ici, une pleine libération, bien que vivant dans une caste qui nous a tenus isolés de la société depuis des siècles. »

Les Harijans vivent en effet en communautés dans des « colonies » surpeuplées. Il y en a des milliers en Inde. Celle de La Nouvelle-Delhi est une vraie ville dans la ville, avec ses 30 000 habitants. Un tiers de cette population vit dans des sortes de HLM à une pièce, construits par la Municipalité. Il n'y a qu'un seul robinet d'eau par immeuble et la lumière est faible et sporadique. Mais, en comparaison, ces conditions sont mille fois meilleures que celles qui règnent dans les fra-

giles huttes de terre, les cabanes de bois ou même les tentes groupées sur une colline où vivent les deux autres tiers, en face des nouveaux immeubles.

Babu Lal revient de loin. C'était un drogué et un violent. Quelque chose de bouleversant s'est produit dans sa vie et en a fait un être différent. Plus de drogue, plus d'alcool. Il a eu le courage d'aller trouver quatre hommes de la colonie qu'il haïssait, non sans raisons. Cela l'a libéré d'un poids et il est devenu un élément agissant dans la colonie. Ainsi, il s'est mis à penser aux centaines d'enfants qui traînent le plus souvent dans la rue, sans soins et sans éducation. « Peu d'entre eux allaient à l'école, me dit-il ; les parents étaient apathiques à ce sujet. J'ai donc décidé d'en créer une, bien que je n'aie moi-même pas fait beaucoup d'études. J'ai commencé à rassembler ces gosses, le soir après mon travail, pour leur apprendre le peu que je savais : lire, écrire, mais aussi ne pas haïr les gens, les changer plutôt en commençant par soi-même. »

L'école grandit et sa réputation augmenta. Bientôt, 300 enfants y allaient chaque soir. Babu Lal reçut de l'argent, qui lui permit d'acheter des livres et un tableau noir ; il persuada aussi quelques-uns de ses amis de venir l'aider. Maintenant, assis par groupes de quarante ou cinquante, les enfants apprennent les rudiments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique.

Conséquences sociales

Bientôt, un nouvel état d'esprit commença à se répandre dans la colonie. Ainsi une fillette de dix ans, dont le père était alcoolique, eut un soir le courage de lui parler franchement des souffrances qu'il infligeait à sa famille. Elle lui parla aussi de la « voix intérieure » qui pouvait lui montrer le bon chemin à suivre. Le père en fut si bouleversé qu'il décida de changer sa vie en commençant par arrêter de boire. Il en avertit le marchand qui lui vendait, illégalement d'ailleurs, ses boissons. « Si ce gars-là qui se saouille depuis vingt ans chaque jour peut arrêter de boire, se dit celui-ci, il doit y avoir quelque chose là derrière et moi je ferais mieux d'arrêter de vendre mon alcool ! » Pendant quelque temps il observa son client, puis, ayant constaté toute la différence que cela faisait dans la famille, il alla vider toutes ses bouteilles dans l'égout. A la suite de cet incident, les deux autres buvettes de la colonie arrêterent aussi leur commerce.

On m'a dit qu'en cinq mois, le taux d'alcoolisme a baissé de moitié, les jeux d'argent ont virtuellement disparu et les crimes sont devenus très rares.

Le président de la République, M. Giri, a dit un jour : « L'alcoolisme est la ruine de ce pays, et de beaucoup d'autres. Il est une cause essentielle de la pauvreté. »

Quand des Harijans rendirent visite au président, ils lui déclarèrent : « Nous n'avons pas décidé de changer pour être un peu meilleurs, mais parce que nous savons que si de telles choses se multiplient parmi les 80 millions d'Indiens qui appartiennent à notre caste, le résultat serait un pays nouveau, incorruptible et fort. »

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.
Rédaction, administration, publicité :
Case postale 3, 1211 Genève 20
Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—
France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—
France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux



Photo : « Républicain lorrain »

A l'Hôtel de Ville de Metz, M. Mondon, maire et ministre des transports, salue les délégués aux Journées européennes du Réarmement moral.

« Pour la paix que nous voulons, dit-il, nous souhaitons que le Réarmement moral amplifie son implantation dans une région comme la nôtre. »

Les journées européennes de Lorraine

A l'initiative d'un groupe de Lorrains, deux journées européennes du Réarmement moral ont été organisées à Metz et dans proche banlieue les 7 et 8 mars dernier. Deux cent cinquante personnes ont participé aux diverses manifestations, venant notamment d'Allemagne, de Belgique, de Suisse, des Pays-Bas, de Grande-Bretagne, de diverses régions françaises et naturellement de la région lorraine.

M. Raymond Mondon, ministre des transports, maire de Metz, a donné le samedi 7 mars à 17 heures une réception dans les salons de l'Hôtel de Ville pour les participants venus de 14 pays.

L'extrême diversité des milieux sociaux représentés au cours de ces journées reflétait l'étendue des préoccupations des animateurs. Non seulement les responsables syndicaux locaux voisinaient avec les responsables des grandes directions d'entreprises, mais aussi avec des éducateurs, des prêtres, des Africains, des jeunes, des retraités, des militants politiques aux tendances les plus diverses.

Le maire de la grande ville lorraine, après avoir félicité les organisateurs de ces journées, a poursuivi :

Dans le département de la Moselle et dans l'Est de la France, le Réarmement moral s'est, depuis quelques années, sérieusement implanté et puis développé. Ceci, vous le devez à quelques hommes qui, avec endurance et continuité, rappellent à tous moments, aux uns et aux autres, aux plus modestes comme aux responsables politiques du pays et de la région, ce qu'est et ce que doit être le Réarmement moral.

Nous sommes, nous Metz, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, des villes-carrefours, au carrefour des pays et des langues. Nos grands-parents, nos parents et notre génération ont été aussi, malheureusement, au carrefour des guerres. Nous sentons donc la nécessité que les

peuples se retrouvent, non plus sur les champs de bataille, mais sur des terrains d'entente et de concorde.

Il est bon que des hommes et des femmes de tous pays, de toutes couleurs, même surtout d'opinions politiques divergentes, puissent se rencontrer pour essayer de trouver entre elles et entre eux ce qu'il peut y avoir de commun et qui peut être efficace pour le bien de l'humanité.

A nous, hommes politiques qui portons des responsabilités et qui avons assez souvent tendance à discuter, à nous critiquer et à nous diviser, il est utile que vous rappeliez où se trouve le bien de l'humanité et que notre devoir est d'y travailler.

Deux syndicalistes des transports, l'un Britannique, l'autre Suisse, furent parmi les personnalités qui répondirent au ministre français.

« Ce n'est pas souvent qu'il m'arrive de rencontrer un membre de gouvernement sur une base amicale, déclara M. Jim Worthington, qui fut membre du comité exécutif de la Fédération des marins en Grande-Bretagne. La dernière fois que j'ai vu notre premier ministre, M. Wilson, c'était au moment de la grève des marins.

» Mon passé était tout sauf tranquille, a poursuivi le responsable des marins anglais, tout au moins quant à mes activités syndicales. Le Réarmement moral n'a pas changé mon attitude militante, il m'a aidé à devenir plus militant. Il m'a réorienté dans une meilleure direction.

» Comme homme qui a eu à négocier sur le plan national des contrats sociaux, je sais que des décisions que je prends dépend finalement le sort de milliers et de milliers de personnes. C'est à ces moments-là qu'il me faut écouter en moi la voix de Dieu. Chacun de nous possède des armes invincibles : une idée, une vision, la foi qui nous anime. »

Parlant à titre personnel, M. Otto Cadegg, secrétaire de la Fédération suisse des cheminots, fit remarquer que dans l'édification du concept européen la Suisse pouvait sembler avoir peu apporté, mais il ajouta :

« Je crois qu'il y a une contribution considérable faite à l'Europe par la Suisse grâce au centre de rencontres européen et mondial de Caux, où 180 000 personnes sont venues au cours des vingt-cinq dernières années. »

Devant l'auditoire des invités du maire de Metz, où l'on remarquait les consuls de pays ayant en Lorraine des dizaines de milliers de travailleurs, M. Cadegg poursuivit : « Sans le vouloir, nous sommes devenus en Suisse le pays le plus européen, car nous avons actuellement 20 % de notre population qui vient d'autres pays d'Europe. Cette situation pose un problème politique et économique considérable. Nous n'avons pas d'autres voies pour le résoudre que celle du Réarmement moral, c'est-à-dire celle du changement des hommes. »

Hommage au « Père de l'Europe »

Le programme de ces journées fut marqué, en dehors des sessions tenues soit à l'Hôtel de Metz, soit au Centre de formation de cadres de Vigy, par une visite de la maison où vécut et mourut Robert Schuman et par une cérémonie chargée de symbole qui réunissait les participants autour de sa tombe à Scy-Chazelle.

M. André, un des organisateurs de la rencontre, déposa au nom des participants une gerbe sur la simple pierre tombale au centre d'une église du XIII^e siècle abandonnée et soigneusement remise en état par l'Association des amis de Robert Schuman pour servir de cadre à la dernière demeure de l'homme d'Etat.

(suite page suivante)

Journées européennes (fin)

M. Schaff, maire de Montigny-les-Metz, président de l'association, fit visiter la maison de Robert Schuman aux participants. Dans la chambre même qui fut celle du père de l'Europe, dans la bibliothèque d'angle, on aperçoit dans sa reliure de peau bleue l'édition originale du livre de Frank Buchman, *Refaire le Monde*, dont Robert Schuman avait écrit la préface.

On jouera sans Rideau

Relevons enfin la création d'une nouvelle pièce de théâtre, *On jouera sans Rideau*, de Claire Evans, Jean-Jacques Odier et Alain Tate.

L'impression dominante qui se dégageait de ce spectacle était certainement la convergence entre les intentions des auteurs et la conviction qui avait amené un ingénieur général de la SNCF, un ouvrier mécanicien du Bourget, un syndicaliste du métro, une secrétaire, et bien d'autres, à interpréter comme acteurs des rôles correspondant à ceux de leur vie professionnelle. Il n'y avait pas de frontière entre la vie et ce théâtre qui cherche à analyser les forces en présence dans la lutte sociale et à dégager les ennemis communs à abattre : le manque de franchise, la méfiance, l'amour propre, la démagogie.

La presse lorraine a consacré d'importants articles à ces journées.

« La session du Réarmement moral qui s'est ouverte à Metz, écrit notamment le *Républicain lorrain*, a montré, au long des témoignages exprimés, la valeur percutante de ces quatre principes : honnêteté, pureté, désintéressement et amour absolu. Le premier effet de ces principes est le rétablissement de la confiance, sans quoi rien de solide ne peut être construit. Le second est la transformation de la personnalité de celui ou de celle qui veut essayer sur soi d'abord, sur les autres ensuite, leur application. »

Education

Plaidoyer pour une éducation intégrale

L'article qu'on va lire est écrit par un éducateur que son contact quotidien avec des jeunes de soixante pays à l'École internationale de Genève — dont il est le directeur général — place souvent devant

des problèmes difficiles à résoudre. Courageusement, il se bat pour donner à l'éducation son vrai sens, qui dépasse, et de beaucoup, la simple instruction.

ON sait désormais que le confort matériel de la société n'est pas un facteur suffisant de paix sociale et de bonheur individuel. Des communautés aisées, des écoles suréquipées ont été saisies du vertige de la violence et de rage destructrice. Longtemps, on a attendu de la technique et de la machine une seconde renaissance pour l'humanité. La passion frénétique et irrationnelle qui s'est emparée, ces dernières années, de groupes humains les plus divers a dissipé cette illusion ; l'abondance de biens matériels semble même avoir été l'un des stimulants du désordre.

L'inversion des valeurs

Le mal ne se situe pas au niveau inférieur de la matière, mais à celui de l'esprit. L'esprit humain est malade de l'inversion des valeurs qui s'insinue partout dans la société matériellement évoluée et dérègle le mécanisme complexe des comportements individuel et social. Le fait n'est pas nouveau. Il y a près de trois mille ans, une forte voix clamait : « Malheur à ceux qui appellent le bien mal et le mal bien ; malheur à ceux qui changent la lumière en ténèbres et les ténèbres en lumière ».

Une première inversion des valeurs destructrices de la notion universelle du bien et du mal se développe insidieusement depuis quelques années sous le couvert grotesque de la libre expression artistique ou de la liberté d'expression. Il s'agit de l'érotisme d'assouvissement envahissant les rues, les salles de spectacles, les livres et les foyers, sous les

encouragements d'une partie de l'intelligentsia journalistique et universitaire qui s'extasie chaque fois qu'un pourceau d'Epicure réussit une escalade dans la licence ; et l'on foudroie en même temps d'adjectifs irrémédiables, « hypocrite, réactionnaire, refoulé » et autres, ceux qui osent encore appeler le chat un chat et l'exhibitionnisme graveleux une agression contre la dignité humaine.

Et contre la jeunesse ! Qui dira les crimes qui se commettent au nom de cette « liberté » d'expression-là ! Que de tensions neuro-physiologiques, que d'états d'insatisfaction profonds et durables, que de détresses solitaires sont nées chez les adolescents par suite de l'exploitation commerciale effrénée de l'instinct génésique ! Il est urgent qu'une enquête objective et scientifique soit menée, si possible par une organisation comme l'OMS, sur les méfaits et les traumatismes psychiques causés à cet âge par l'érotisation dévergondée d'une partie des « mass media ».

Il s'agit d'un érotisme transgressif qui n'a plus rien de commun avec la sexualité, force vive et halo radieux de la vie amoureuse. Une société tolérant les hideuses caricatures et les chienneries publiques qui marquent le présent, porte déjà en elle le germe de sa propre destruction. Toutes les décadences des civilisations passées se sont consommées dans la licence des mœurs.

Une société avertie en vaut deux : l'indulgence, voire la complicité, pour les sinistres veilleurs du crépuscule, constitue un grave déni de la dimension spirituelle de l'être humain.



Pétillant et rafraîchissant,
RIMUSS
mét de l'ambiance !

Pas de fêtes sans

RIMUSS

l'excellent jus de raisin
mousseux sans alcool

RIMUSS-Party, piquant 3.25
RIMUSS-Asti doux 3.50
10 % de réduction par
15 bouteilles

Dép. gén. : Cidrerie GUIN
Tél. (037) 4 32 87

Fabricants : Caves Rimuss
Hallau (SH)



Savez-vous que
grâce à une édition aérienne

LA TRIBUNE DE CAUX a baissé ses prix d'abonnements

Nos abonnés domiciliés en Amérique du Nord, en Afrique, au Proche-Orient et en Asie reçoivent dorénavant leur journal imprimé sur papier-avion. Cette amélioration a permis de baisser les prix des abonnements selon le barème ci-contre. Faites-en profiter vos amis et connaissances outre-mer.

	Ancien prix	Nouveau prix
Afrique du Nord et Proche-Orient	Fr. 23.—	Fr. 21.—
Afrique d'expr. française, Iran	Fr. 28.—	Fr. 24.—
Canada, Etats-Unis, Inde et Pakistan	Fr. 31.—	Fr. 25.—
Amérique centr., Madagascar	Fr. 33.—	Fr. 26.—
Amérique du Sud, Vietnam, Cambodge et Laos	Fr. 38.—	Fr. 29.—

Première inversion des valeurs, et qui en entraîne bien d'autres...

La seconde, c'est l'insolente prépondérance que le *plus avoir* prend sur le *plus être* dans la société matériellement développée. La critique de la société d'abondance est devenue un lieu commun. Tous conviennent des esclavages humiliants qu'elle engendre, de la médiocrité spirituelle qu'elle distille et des injustices planétaires qu'elle détermine. Peu en tirent la conclusion qui s'impose : il faut réapprendre à l'homme, à l'école même, à se libérer de l'emprise stérilisante de la matière. Une voiture plus puissante, un compte plus fourni, un titre plus ronflant, des mets plus raffinés, des excitants plus forts, est-ce là le critère suprême de l'accomplissement du destin humain irréductible. Tout l'or inerte du monde ne vaut pas la palpitation d'un seul esprit !

Education intégrale

Ainsi, le redressement spirituel de notre société, condition de son progrès, et même de sa survie, est un problème d'éducation. L'« Histoire de l'humanité ressemble de plus en plus à une course entre l'éducation et la catastrophe » a-t-on pu dire il y a déjà un demi-siècle. La course cesse parce que l'éducation se transforme elle-même en catastrophe. Le terme d'éducation a été travesti et mutilé. L'éducation n'est plus que la transmission de programmes scolaires, certes ambitieux et irréprochables du point de vue scientifique, mais qui ne peuvent guère s'adresser qu'à l'une des dimensions de la personnalité humaine.

C'est l'intellect qui, de plus en plus, est seul concerné à l'école. Mais l'être humain est aussi *corps, conscience, instinct*. Ces composants de la personnalité requièrent la démarche éducative au même titre que l'esprit. Combien d'écoles se soucient encore de cet aspect de l'éducation ? Que de maîtres qui se réfugient dans une veule et molle attitude de refus ou d'insouciance, ou pire encore, qui détraquent par leurs propos constamment extravagants ou agressifs le fragile équilibre

intérieur de l'adolescent dont l'appréhension du monde est encore presque exclusivement spéculatif ! Il s'agit là, ou d'un viol délibéré des consciences, ou bien d'une odieuse inconscience. Ne serait-ce pas parce que l'éducation intégrale ne tolère pas de demi-mesure et exige que l'éducateur commence par se rééduquer lui-même avant de prétendre éduquer les autres ?

Bref, le rétrécissement appauvrissant de la signification du terme *éducation*, mot-clé du destin de l'homme, se manifeste un peu partout ; ainsi, on chercherait en vain dans le programme que l'UNESCO a établi pour 1970, « Année de l'Education », une trace de préoccupation autre que purement scolaire.

Les victimes de cette éducation tronquée sont des proies faciles sur la voie crépusculaire que la société occidentale a prise dans sa quête frénétique du nouveau à tout prix, de l'insolite, du monstrueux, dans son élaboration d'un « esthétisme du pathologique » que Jean Brun analyse dans un livre lucide et brillant¹.

L'éducation intégrale doit arracher l'homme moderne au romantisme chimérique qui lui fait chercher sans cesse dans l'*ailleurs* ce qu'il refuse de cueillir dans l'*ici*. Le merveilleux potentiel technique qu'il s'est forgé ne doit plus être détourné de sa fonction de service au plan individuel et collectif. C'est à l'école d'ancrer dans les jeunes esprits la féconde notion de solidarité universelle et de partage, qu'il faut substituer à la désastreuse notion de profit individuel. L'activisme désordonné et artificiel des économies nationales de compétition doit céder le pas à la

¹ Jean Brun : *Le Retour de Dionysos*, Desclée de Brouwer 1969.

Conférence de Pâques à Caux :

26-30 mars 1970

rationalité d'économies coordonnées en vue de la satisfaction des besoins planétaires.

Tout se tient. Une société dont le mécanisme engendre des êtres jouisseurs et égoïstes ne saurait participer à la construction d'un avenir meilleur. Le dilemme est clair pour les pays développés. Ou bien ils persistent dans leur refus d'éduquer l'homme intégralement — esprit et corps, conscience et instinct — et l'on peut s'attendre à la décennie de violences et de tempêtes révolutionnaires promise, il y a quelques jours, par le *Drapeau rouge* de Pékin ; il en résultera une aggravation de la dislocation de l'identité humaine dont parlait récemment un groupe d'hommes éminents².

Ou bien l'*éducation intégrale* est acceptée par la société matériellement développée comme l'un des impératifs majeurs de notre temps et l'espèce, qui tire toute sa noblesse de l'esprit, cheminera vers de nouvelles aurores.

Après l'« Année de l'Education scolaire », il faudrait proclamer la « Décennie de l'Education intégrale ». L'Organisation des Nations Unies sera-t-elle assez clairvoyante pour prendre cette décision de haute portée politique ?

René-François Lejeune.

² Les membres de la Commission nationale d'étude et de prévention de la violence aux Etats-Unis.

Une école suisse bien « typique » Interview d'une institutrice

Quarante pour cent d'élèves étrangers dans une classe d'école ; voilà qui n'est pas rare en Suisse à l'heure actuelle. Une institutrice de Saint-Gall fait le point de ses expériences dans ce domaine.

Combien d'enfants de travailleurs étrangers avez-vous dans votre canton, dans votre ville et dans votre classe ?

— Dans le canton, il y a environ 14 000 de ces enfants, alors que la ville de Saint-Gall en compte environ 3000. Dans ma classe, sur 39 élèves, 16 sont étrangers : 10 Italiens, 3 Allemands, 1 Hongrois, 1 Autrichien et 1 Sud-Africain.

Trouvez-vous quelque conséquence positive à la présence de ces enfants ?

— Sans aucun doute. Quand je pense aux temps où je n'avais que des élèves suisses, cette présence étrangère amène un renouvellement bienvenu dans la classe. Le cœur et la gaieté en ressortent plus marqués. La va-

riété des nationalités crée une véritable famille internationale. L'horizon de la pensée et des expériences s'élargit. La diversité des mœurs et des langues permet une vie commune plus riche.

Quel est, d'après vos expériences, l'envers de cette médaille ?

— Il y a en premier lieu la difficulté de la langue. Celle-ci, ajoutée au tempérament plus exubérant de ces enfants, augmente l'agitation et le bruit et rend la concentration et l'application plus difficiles. L'ordre et la discipline sont plus difficiles aussi à obtenir. L'avance se fait plus lentement et le programme n'est atteint qu'avec un surcroît d'efforts.

Comment l'enseignant peut-il aider à surmonter ces difficultés ?

— Pour surmonter la difficulté de la langue, il faut surtout des exercices et des leçons particulières. Personnellement, j'ai commencé à apprendre l'italien afin de pouvoir mieux
(Suite page suivante)



Art moderne ou... le chien, son os et moi.

Une école suisse... (fin)

pouvoir comprendre les parents. J'ai, par ailleurs, souvent réussi à trouver quelqu'un, dans le voisinage, qui pouvait aider l'enfant dans ses devoirs à domicile et parler correctement l'allemand avec lui.

Les enfants étant plus facilement agités et se concentrant difficilement, nous devons, nous enseignants, améliorer nos méthodes.

Nous devons aussi mettre de côté notre orgueil d'avoir une classe « brillante ». Si nous voulons donner les mêmes chances aux enfants des travailleurs étrangers qu'aux élèves suisses, le niveau moyen des résultats descendra légèrement. C'est pourquoi il faudra, d'après mon expérience, enseigner d'autres valeurs aussi essentielles à la vie que les critères scolaires : l'art de vivre ensemble et d'apprendre les uns des autres.

Pour nous, enseignants, nous devons aussi apprendre à sacrifier notre penchant au confort qui voudrait que tout marche sans à-coups et sans heurts. Sans doute, devons-nous assumer nous-mêmes de plus grandes responsabilités, mais nous devons aussi gagner les enfants suisses à faire preuve de plus d'égards et d'esprit de collaboration. Enfin, il y a la lutte pour les parents de ces enfants afin qu'ils deviennent vraiment conséquents dans leur éducation. Nous devons prendre la peine d'aller rendre visite aux parents de nos élèves et apprendre à les connaître.

Un ouvrier italien nous écrit

Un ouvrier italien travaillant en Suisse nous a adressé une lettre fort intéressante à propos de l'initiative Schwarzenbach « contre l'emprise étrangère ». En le remerciant, nous publions quelques extraits de sa lettre qui éclaireront nos lecteurs.

Si cette initiative passait, on aurait réellement une diminution systématique du nombre des étrangers en Suisse, mais cette diminution toucherait uniquement les personnes qui, après plusieurs années de séjour en Suisse, possèdent un permis de séjour. Sachons alors que jouir d'un permis de séjour signifie avoir le droit légal de vivre dans des conditions plus humaines qu'auparavant.

Il existe, pour les ouvriers étrangers, trois sortes de permis, désignés par les lettres A, B et C. Ceux que l'on connaît le mieux, ce sont les permis B et C. Le B, permis de séjour à l'année, a été délivré jusqu'à présent à tous les ouvriers exerçant une profession dans l'industrie ; ceux-là ont d'ailleurs, pour les dix-huit premiers mois de leur travail en Suisse, le même statut que ceux possédant un permis A (voir plus bas). Le permis C, délivré aux étrangers qui travaillent en Suisse depuis un certain nombre d'années, et considérés comme établis, leur confère approximativement les mêmes droits que les Suisses.

Quant au permis A — « autorisation de séjour pour une période saisonnière » — il est délivré aux ouvriers du bâtiment et de l'hôtellerie (saisonniers). Il s'agit en fait d'un contrat de travail si-

Qu'attend-on des autorités dans cette nouvelle situation ?

— Parfois, c'est nous qui devons contraindre les autorités à s'occuper du problème de l'intégration des enfants étrangers. Souvent les formules officielles les plus importantes n'existent pas en italien, les déclarations d'impôts par exemple ! Des soirées de parents, pour les Italiens entre autres, qui représentent le plus fort pourcentage sont très utiles. Il serait bon aussi de créer des classes plus petites lorsqu'une forte proportion des élèves sont de langue étrangère.

Quelles sont vos expériences avec les parents étrangers ?

— En général, je fais de bonnes expériences. De même que ces gens sont hospitaliers, ils sont ouverts à tout ce qui vient de l'école. Souvent les pères s'occupent aussi des enfants. Les parents font une confiance illimitée au corps enseignant, mais souvent ils sont totalement ignorants du règlement scolaire ou de notre système de notes. Parfois, là où les parents travaillent « en équipes » d'autres familles s'occupent à tour de rôle des enfants d'une manière touchante. Mais beaucoup trop d'enfants sont laissés à eux-mêmes.

La forte proportion des travailleurs étrangers en Suisse peut être ou bien une occasion de haine, d'amertume et d'arrogance, ou au contraire un enrichissement, si nous découvrons l'art de vivre ensemble. Cela dépend des motifs et du but qui nous animent.

gné entre un patron et un ouvrier et qui ne les engage qu'eux seuls. Légalement, le patron doit licencier le saisonnier à la fin de chaque période (saison) ; celle-ci ne doit en principe pas dépasser neuf mois, ce que rappelle l'initiative, mais en fait elle est parfois un peu plus longue, de dix à onze mois. A l'échéance de cette autorisation, l'ouvrier est obligé de quitter le pays. En général, il sait que son patron le réengagera l'année suivante et il reviendra prendre son emploi, mais du point de vue de la loi, il est considéré comme un nouveau venu. D'autre part, et toujours du point de vue légal, un ouvrier qui n'a pas exercé un emploi continu pendant une période de plus de douze mois n'a pas droit à une caisse de chômage, ni à une caisse maladie en cas d'arrêt de travail, ni à un logement autre que les fameux baraquements (à moins que son patron loue pour lui un appartement ou studio), ni à faire venir sa famille en Suisse. Je vous laisse déduire vous-même tout ce qu'il y a d'anormal dans cette situation du travailleur saisonnier.

Mais ce qu'il y a de plus frappant à la lecture de cette initiative contre l'emprise étrangère, c'est le fait que, dans le nombre des étrangers que l'on veut réduire à 10 %, les saisonniers ne sont pas comptés.

Alors, à quoi va aboutir cette initiative, que certains ne voient que sous l'angle du patriotisme ? Qu'est-ce qui assure les 70 000 signataires de l'initiative que le nombre des étrangers va diminuer, puisque le nombre des saisonniers n'est pas limité ?

Les ouvriers étrangers séjournant en Suisse sous permis B sont moins menacés d'expulsion que de se voir remplacés, eux qui vivent ici avec leur famille, par des saisonniers qu'on obligerait à venir sans femme ni gosses !... Il y a là un aspect humain qu'on ne peut passer sous silence.

EST-CE NOTRE AFFAIRE, MESDAMES ?

Mme Norah Cook est diplômée de l'Université de Birmingham pour ses travaux en philosophie et religions grecques et romaines. Elle a raconté un soir à un cercle de parents et professeurs les expériences qu'elle a faites au cours de ses années d'enseignement dans ses contacts avec ses élèves. Les dimensions de cette page ne nous permettent de donner aujourd'hui que la première partie de cet exposé, consistant principalement en exemples, tandis que la deuxième partie, qui suivra, explique plus en profondeur comment elle a pu obtenir ces résultats. Telles quelles, ces lignes n'offrent-elles pas un démenti à ceux qui perdent courage aujourd'hui ? Elles montrent en tout cas que, quelles que soient les carences d'un système en pleine évolution ou les exigences d'une génération déconcertante, il y a des valeurs qui ont toujours cours !

AU long de ma carrière, j'ai enseigné à des enfants aux capacités très variées, dans les écoles les plus diverses. Je suis maintenant professeur de lettres et de culture générale dans une de ces nouvelles écoles globales, où j'ai surtout affaire à des élèves de dernière année.

Ils sont pour la plupart entreprenants et ils ont du cran. Ils sont prêts à faire des marches pour soutenir une bonne cause ou à offrir leurs services sans compter là où les besoins se font sentir. Il est courant par exemple qu'ils aillent repeindre des maisons de personnes âgées. Souvent ils doivent en même temps gagner de quoi payer cette dernière année de classe.

Malgré leur équilibre apparent, ces jeunes sont très vulnérables. Un décès dans la famille, un divorce, une querelle entre parents peut les jeter dans le plus grand désarroi. A moins que leurs maîtres n'aient assez de perspicacité et de cœur pour les aider à traverser ces crises, ils dérivent rapidement hors d'atteinte tant de leurs professeurs que de leurs parents.

Il y a toujours dans une classe quelques élèves intelligents, mais dont le travail ne dépasse jamais le stade des bonnes résolutions ! Comment aider chacun à donner le meilleur de lui-même ? Durant mes années d'enseignement, j'ai appris à ne jamais juger selon l'apparence. Il y a des ressources cachées dans la plupart des jeunes et les quelques récits que voici, dont les noms propres sont volontairement fictifs, en témoignent.

John avait quinze ans. Toujours assis au fond de la classe, il semblait totalement dépourvu de matière grise et il était d'une paresse sans borne. Il comptait quitter l'école pour de bon à seize ans. Puis un jour il lut un livre sur le Réarmement moral et décida de mesurer sa vie aux quatre critères d'honnêteté, de pureté, d'oubli de soi et d'amour absolus. Le résultat de ce face à face l'amena à restituer des livres volés à la bibliothèque, à avouer qu'il avait triché à des examens et menti à son père. Dès lors, John consacra chaque matin un moment à rechercher les pen-

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Rodrigue, as-tu du cœur?

sées de Dieu pour lui-même, son travail, les gens autour de lui. Bientôt il se trouva premier de sa classe. Il continua ses études et enseigne aujourd'hui à l'université.

Dans sa classe, puis à l'université, nombreux furent ceux de ses camarades qui purent à son contact résoudre leurs problèmes eux aussi.

Jim par exemple. C'était un rebelle sur toute la ligne. Un jour la police vint le chercher à l'école : il était soupçonné d'avoir volé un sac postal contenant plus de mille francs. Jim demanda à John de le recevoir chez lui. Les deux garçons prièrent ensemble et Jim décida d'être honnête. Il retourna avouer à la police qu'il était bien l'auteur du vol. Il fut renvoyé de l'école, mais on l'accepta dans un collège technique. Il se mit au travail avec une ardeur toute nouvelle. Par la suite, il décida de se consacrer aux jeunes délinquants et il enseigne à l'heure actuelle dans un centre d'éducation surveillée.

Tony, lui, était parfaitement insupportable. Cependant il désirait devenir médecin. Le directeur refusa de le présenter à une école de médecine : « Tu es paresseux, sale et jamais à l'heure », lui dit-il. Tony vint trouver John et choisit d'accepter une nouvelle discipline dans sa vie. Un an plus tard, le directeur le recommandait à l'école de médecine comme l'un des élèves donnant le plus de satisfaction de toute la classe.

Alain était un as en langues, mais juste avant l'examen d'entrée à Cambridge, il se mit à voler et à se relâcher dans son travail. Lui aussi alla trouver John. En fait il avait commencé à faire le trottoir avec des homosexuels. Il décida de redonner à Dieu les commandes de sa vie. Il remporta une victoire complète sur l'homosexualité, se remit à travailler et passa son doctorat à l'université.

J'aimerais mentionner aussi deux jeunes filles que j'ai eues comme élèves dans une autre école. A treize ans, Mary était intenable. A la demande de la directrice, je devais vérifier tous ses cahiers régulièrement, mais même ainsi elle ne faisait rien. Un jour, je proposai à Mary de demander à Dieu ce qu'il pensait de sa vie. Lorsqu'elle le fit, des pen-

sées très claires lui vinrent. Elle dit à sa mère, et à moi, qu'elle avait eu des relations sexuelles avec son ami, âgé de dix-huit ans. Mary rompit cette liaison, se mit au travail, obtint une bourse et réussit sa licence.

Une autre fois, j'eus à donner des leçons particulières à une jeune fille qui devait suivre un cours accéléré. Je n'étais pas entrée dans la classe depuis dix minutes qu'elle éclata en sanglots. Son père et sa mère s'étaient une fois de plus violemment querellés, me dit-elle. On la sentait elle-même très instable. « Valérie, dis-je, je crois que Dieu pourrait te dire que faire dans ta famille. Pourquoi ne pas le lui demander ? »

Des semaines passèrent sans que Valérie ne me dise rien. Puis, un jour, elle me raconta qu'elle avait demandé à Dieu de lui parler de sa famille et qu'il lui avait parlé d'elle-même ! Cela lui avait fait honte et elle avait décidé de changer avec son aide. Jusqu'alors, Valérie avait été dans une telle tension nerveuse qu'elle pouvait rester une heure dans la salle des examens devant sa copie blanche sans écrire un mot. Grâce à une nouvelle stabilité qui s'établit en elle, elle obtint une bourse et remporta un prix à l'université. De plus, elle réussit par son honnêteté et son affection à réconcilier son père et sa mère.

A quel saint se vouer?

Que faire, face à l'amertume ? J'avais une élève nommée Jane, à couteaux tirés avec ses parents. Elle ne leur avait pas adressé la parole depuis six semaines. Elle m'avait dit qu'elle désirait devenir institutrice, mais son père voulait la faire entrer dans son entreprise. Les parents qui ne savaient plus à quel saint se vouer vinrent aussi me trouver.

Je suggérai à Jane de demander à Dieu quels étaient *ses torts à elle*, même s'ils ne représentaient qu'un pourcentage infime. Des semaines plus tard, elle me raconta la véritable cause de la crise : elle avait un ami et, dès le début, elle avait su que leurs relations suivaient une mauvaise pente. Quand elle arrêta, elle se retrouva libérée de ses rancœurs qui semblaient pourtant n'avoir aucun

lien avec cela. « Notre famille n'a jamais été aussi heureuse », me dit-elle. Son père la laissa libre plus tard de choisir sa carrière.

Plus récemment, le jour d'une épreuve écrite importante, un garçon manquait. Il me mentit lorsque je lui en demandai la raison le lendemain. En fait, il s'était trouvé embrigadé dans un mouvement de jeunesse progressiste et avait dû participer à une émission radiophonique précisément ce jour-là. Quand je rendis les feuilles d'examen à la classe, je lui dis : « Je ne crois pas au monde que vous voulez construire, parce que tu m'as dit un mensonge. Les mensonges conduisent à la guerre. Je crois aux critères moraux absolus du Réarmement moral. » Et je les lui nommai.

L'un après l'autre, les élèves déclarèrent qu'ils ne croyaient pas en ces critères. Je leur racontai comment des gens qui avaient cessé de voler ou de tricher avaient pu lutter efficacement contre la corruption au plus haut niveau dans leur pays. « Alors là, dirent-ils, c'est tout différent. » Pour la première fois, ils saisissaient la relation de ces critères avec les besoins d'un pays.

Un autre jour, un garçon arriva en retard et m'annonça :

« M^{me} Cook, je ne viendrai pas à votre leçon aujourd'hui.

» — Pourquoi pas, Ian ? demandai-je.

» — Je dois aller voir le directeur.

» — Pourquoi ?

» — Oh ! j'ai dit à un prof que je ne tenais pas à être enseigné par un timbré comme lui. »

Je réfléchis un instant et lui dis : « Tu dois être vraiment plein de ressentiments, Ian.

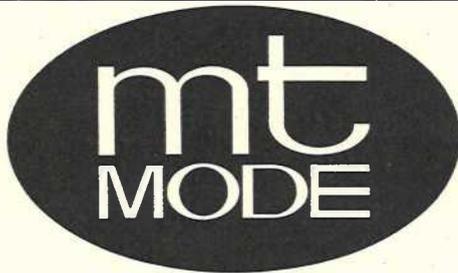
» — C'est vrai, reconnut-il.

» — Alors, débarrasse-toi de cette amertume. Peu importe comment, mais un bon moyen, c'est de tout écrire. Ensuite tu le montreras à ton ami Mike, ou à moi, ou à qui tu voudras. Mais ne traîne pas ça avec toi plus longtemps. »

Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de demander à Ian où il en était : « Oh ! ça va beaucoup mieux », dit-il. Je découvris que la haine en Ian était comme les pelures d'un oignon. Au fur et à mesure qu'on en arrache une, il en apparaît une autre ! Toute la classe entreprit avec moi de l'aider. Chaque fois que la rancœur réapparaissait en Ian, quelqu'un l'aidait à mettre le doigt dessus. Ian l'accepta et son attitude de bravade fit place à une réelle collaboration.

NORAH COOK.

(A suivre)



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

**Nouvelle Delhi:
en action
avec les
jeunes Européens**

Toute la troupe de Il est permis de se pencher au-dehors et ceux qui les accompagnent ont été reçus à la « colonie » des harijans de Delhi (anciens intouchables). Ci-contre, M. Robert Carmichael, industriel français, en compagnie des harijans lors de cette rencontre mémorable.



Dans de nombreuses écoles de l'Inde, les membres de la troupe ont eu l'occasion de prendre la parole devant les élèves pendant les heures de cours. Ci-contre, des élèves d'une école catholique font part à leurs camarades de leurs décisions lors d'une réunion en plein air.

Une représentation spéciale de la revue musicale a été donnée à La Nouvelle-Delhi pour les membres du Parlement. Voici deux ministres, M. Rachiah, ministre de l'agriculture (deuxième depuis la gauche) et M. Kaujalagi (troisième depuis la gauche), en conversation avec des membres de la troupe.

